



---

## À LA RECHERCHE DU TEMPS PERDU

*Roman de Marcel Proust  
(1913-1927)*

**FAITS** — La rédaction de ce qui deviendra *À la Recherche du temps perdu* débute avec l'écriture\* de l'essai *Contre Sainte-Beuve* en 1908 et 1909. Après l'abandon du roman\* *Jean Santeuil*, la critique de la méthode de SAINTE-BEUVE réveille l'imagination romanesque de PROUST\* et lui permet de mettre au point son esthétique. En 1913 paraît le premier volume, *Du côté de chez Swann*. En 1919, le prix Goncourt est attribué au second, *À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*. Avant la mort\* de leur auteur (novembre 1922) paraissent *Le Côté de Guermantes* puis *Sodome et Gomorrhe*. De 1925 à 1927 paraissent *La Prisonnière*, *Albertine disparue* et *Le Temps retrouvé*.

**ANALYSE** — Œuvre majeure de l'histoire\* de la littérature, aux proportions monumentales, la *Recherche* est avant tout l'histoire\* d'une vocation littéraire, celle du Narrateur : « La *Recherche*, observe Roland BARTHES\*, est le récit du désir d'écrire. » Si celui-ci se prénomme « Marcel », la *Recherche* représente pourtant le dépassement de l'inspiration directement autobiographique de *Jean Santeuil*.

La *Recherche* appartient à la catégorie de ce que Michel LEIRIS\* désigne comme les romans\* « en circuit fermé », romans\* dont « la fin rejoint le commencement ». Dans le dernier volume, *Le Temps retrouvé*, le Narrateur, que son impuissance à écrire

hante depuis les premières pages, découvre sa vocation littéraire. Ainsi, il s'apprête, à la fin du cycle, à écrire précisément le roman\* que nous venons de lire. On retrouvera ce même schéma, par exemple, chez Jean-Paul SARTRE\* (*La Nausée*, 1938) ou Michel BUTOR (*La Modification*, 1958).

Cette vocation littéraire est cependant le fruit d'une découverte majeure : ce n'est pas par l'intelligence que le passé peut revenir dans sa réalité vivante mais par le biais de la mémoire involontaire. Ainsi, l'épisode des pavés inégaux de la cour, qui ramènent à la mémoire le souvenir de Venise, dans *Le Temps retrouvé*, permet au Narrateur de comprendre ce qui lui avait échappé lors d'une autre expérience cruciale mais alors indéchiffrable, celle de la madeleine trempée dans du thé, racontée dès le premier volume de la *Recherche*. De même, PROUST\*, dont plus d'une page évoque la psychanalyse\* freudienne de manière saisissante, accorde une importance extrême aux rêves, au sommeil, à tout ce que révèle ce qui échappe à la volonté consciente et à l'intelligence.

Ainsi, les thèmes majeurs qui s'entremêlent tout au long des sept volumes mènent tous à la nécessité d'écrire : l'enfance, pièce essentielle du « temps perdu », présente dès les premières pages (le baiser de la mère « arraché » par l'enfant), mais aussi l'expérience de l'amour. Les deux moments de l'amour proustien sont liés : l'amour de Swann pour Odette de Crécy (épisode inséré dans *Du côté de chez Swann*) annonce celui du Narrateur pour Albertine, qui culmine dans deux volumes, *La Prisonnière* et *Albertine disparue*. Deux

expériences des « intermittences du cœur », de la jalousie due à l'impossibilité de posséder vraiment la personne aimée. Expériences, au fond, de l'opacité des êtres et de l'illusion de l'amour, qui mènent également le Narrateur à épouser, finalement, la mission de l'artiste.

La *Recherche* développe également le thème de l'homosexualité\*, dont PROUST\* livre une peinture sombre au début de *Sodome et Gomorrhe*, poursuivie à travers le personnage tragi-comique du baron de Charlus mais aussi d'Albertine, dont le goût pour les femmes\*, soupçonné par le Narrateur mais jamais vraiment prouvé, alimente la jalousie et la solitude de celui-ci.

La fréquentation des salons, l'ascension et l'intégration du Narrateur dans le milieu aristocratique occupent également une grande part du roman\* – culminant dans *Le Côté de Guermantes*. Peinture de la société, la *Recherche* se voit trop souvent réduite à la description d'un milieu aristocratique en voie de disparition. Ainsi de ceux qui mettent en avant le « snobisme » de PROUST\* et ignorent l'ironie, voire la cruauté de la peinture du monde des « salons », ainsi que l'importance des personnages issus des milieux populaires. C'est aussi ignorer l'inspiration proprement sociale et politique présente dans la *Recherche*. Ainsi, décrivant le peuple qui observe de l'extérieur la vie luxueuse du Grand Hôtel de Balbec, PROUST\* remarque : « Une grande question sociale, de savoir si la paroi de verre protégera toujours le festin des bêtes merveilleuses et si les gens obscurs qui regardent avidement dans la nuit ne viendront pas les cueillir dans leur aquarium et les manger. » (*À l'Ombre des jeunes filles en fleurs*).

De plus, l'Histoire\* est présente, même si la *Recherche* ne peut être qualifiée de roman\* historique : l'affaire DREYFUS\* y joue un rôle majeur, tandis que la guerre\* de 1914-1918 occupe une grande part du *Temps retrouvé*, bouleversant les positions sociales, accélérant le déclin de l'aristocratie, symbolisée par la duchesse de Guermantes, et l'avènement de la bourgeoisie, incarnée par Mme Verdurin. Symboliquement, c'est d'ailleurs chez cette

dernière que se donne la grande réception qui clôt la *Recherche*. Surtout, cette expérience du « grand monde », révélant sa vacuité, si elle détourne le Narrateur, durant de nombreuses années, de sa vocation d'écrivain, contribue à l'y ramener en dernier lieu.

Ainsi, *Le Temps retrouvé* peut finalement opposer à « l'irréalité des autres » la seule réalité authentique, celle de l'art\*, et affirmer : « La vraie vie, la vie enfin découverte et éclaircie, la seule vie par conséquent pleinement vécue, c'est la littérature. »

**CITATIONS** — « Comme la graine, je pourrais mourir quand la plante se serait développée, et je me trouvais avoir vécu pour elle sans le savoir, sans que ma vie me parût devoir entrer jamais en contact avec ces livres que j'aurais voulu écrire et pour lesquels, quand je me mettais autrefois à ma table, je ne trouvais pas de sujet. Ainsi toute ma vie jusqu'à ce jour aurait pu et n'aurait pas pu être résumée sous ce titre : une vocation. » (M. P., *Le Temps retrouvé*) ; « [...] La *Recherche*, dont tout l'effort, somptueux, est de soustraire le temps remémoré à la fausse permanence de la biographie. » (Roland Barthes)

**RÉFÉRENCES** — Jean-Yves Tadié, *Proust et le roman* (essai, Gallimard, « Tel », 1986) ; Gilles Deleuze, *Proust et les signes* (essai, PUF, « Quadrige », 1964) ; Julien Gracq, *En lisant en écrivant* (José Corti, 1980) ; Roland Barthes, « Longtemps, je me suis couché de bonne heure », in *Œuvres complètes*, V (Seuil, 2002)

A. C.

---

## ANARCHISME

### *Doctrine politique*

**DÉFINITION** — Fondé sur une critique radicale de toute forme d'autorité\*, l'anarchisme se donne pour but d'éliminer tout pouvoir\* disposant d'un droit de contrainte : dieu\*, État\*, police\*, armée ou parti\*. Tous les appareils qui limitent les libertés\* individuelles doivent être abattus et l'association libre et révocable généralisée dans tous

les rapports sociaux. Que ce soit entre les hommes, dans les ateliers ou entre les communes, le système contractuel permettrait d'aboutir à une société fédéraliste et mutualiste dont serait bannie toute forme de représentation : les délégations seraient impératives, les élections abandonnées parce qu'aliénantes et entraînant la négation des droits de la minorité, la seule autorité acceptée serait la compétence technique. Bien qu'imprégnée du rationalisme des Lumières\*, l'utopie\* anarchiste revient sur les idées de la Révolution française\* de 1789, dénoncée comme « bourgeoise ». En ce sens, l'anarchisme est antidémocratique.

Cependant, l'anarchisme n'est pas une doctrine unitaire. Les premiers éléments théoriques de la critique anarchiste sont formulés par l'anglais GOODWIN et l'allemand STIRNER (de son vrai nom Johann Caspar SCHMIDT), le premier par sa critique du droit, du mariage\* et de la propriété privée, le second par son individualisme absolu. Au nom de la justice\* sociale, PROUDHON, qui préconise et prophétise la disparition de l'État\* au profit de l'« atelier », opère la convergence avec le socialisme\*. BAKOUNINE rattache les idées proudhoniennes à la révolution sociale communiste (*Fédéralisme, socialisme et antithéologie, L'État et l'Anarchie*) et, en interprétant la notion d'« antithèse » issue de la dialectique hégélienne, n'hésite pas à justifier le terrorisme\* (« la propagande par le fait »). Parmi la constellation anarchiste russe, les nihilistes se revendiquent ainsi de BAKOUNINE pour mener leurs campagnes d'attentats dans les années 1870 et 1880 (ainsi de l'assassinat du tsar ALEXANDRE II en 1881).

Si l'influence de la pensée de BAKOUNINE est perceptible dans tous les mouvements anarchistes, ceux-ci adoptent des positions radicalement différentes et parfois opposées sur la question de la violence\*, du syndicalisme\* ou, après la Première Guerre mondiale\*, sur la montée du fascisme. Ainsi, le mouvement *libertarian* américain, dont les fondements philosophiques remontent à LOCKE et qui prône une forme d'anarchisme moins anti-

capitaliste, l'optimisme de l'entraide, mais aussi le Cercle Proudhon animé par l'Action française, se classent parmi les anarchistes mais n'ont en commun que le rejet de l'État\* et la revendication d'une liberté\* individuelle sans bornes. Indépendant de la nature démocratique ou autoritaire des institutions, ce rejet, de même que cette grande diversité, interdisent de classer l'anarchisme à gauche\* plutôt qu'à droite\*.

**ANALYSE** — C'est entre la Première Internationale (1864) et l'échec de la Seconde (1914) que l'anarchisme a connu son apogée en Europe\*, au point d'influencer certaines formes de christianisme\*.

L'écrasement de la Commune de Paris\* (1871), au sein de laquelle l'influence anarchiste était marquée, a conduit la mouvance anarchiste à se structurer. Un premier courant se constitue autour de KROPOTKINE et du géographe français Élisée RECLUS mais ne parvient pas à s'accorder sur la méthode à adopter : la « violence émancipatrice » doit-elle uniquement prendre la forme d'attentats destinés à éveiller les consciences, comme en France\* entre 1892 et 1894, ou aller jusqu'au « banditisme redistributeur » qu'incarne la bande à Bonnot (1911-1912), désavouée par la mouvance mais dont les membres sont des anciens militants ? Malgré les « lois scélérates » votées en 1894 qui visent la presse anarchiste, cette mouvance s'avère incapable de susciter l'adhésion populaire et s'essouffle après 1910.

Une vision romantique de l'anarchisme est un temps partagé par des artistes et des intellectuels\* d'horizons très divers (Léon BLUM\*, Maurice BARRÈS, Octave MIRBEAU), qui veulent lutter contre l'académisme et l'ordre artistique bourgeois établi. Après la Première Guerre mondiale\*, dadaïsme\* et surréalisme\* sont marqués par l'influence des idées de STIRNER.

C'est dans sa forme syndicale que l'anarchisme a eu l'influence la plus durable. En France\*, l'anarcho-syndicalisme se développe après le vote de la loi sur les syndicats (1884), manifestant le report des espoirs anarchistes sur le prolétariat : les Bourses du travail se fédèrent pour assurer l'autonomie de la classe

ouvrière par rapport à la bourgeoisie réformiste par l'auto-éducation\* du prolétariat. Des mouvements du même type apparaissent en Espagne (la Confédération nationale du travail connaît ses heures de gloire au moment de la guerre\* contre le franquisme) et en Italie. En France\*, marquée par un antimilitarisme et un antipatriotisme virulents et revendiquant le droit à l'avortement et à la contraception\*, ce qui fait scandale, la tendance dominante au sein de la Confédération générale du travail, née entre 1895 et 1902 du rapprochement des bourses et des fédérations syndicales, est marquée par son caractère révolutionnaire : les grandes grèves ont pour but de préparer le « grand soir » du renversement de la société bourgeoise. Dans *Réflexions sur la violence* (1908), Georges SOREL synthétise la doctrine de ce syndicalisme révolutionnaire : seule la violence\* peut permettre à la classe ouvrière d'échapper à l'absorption dans la démocratie\* petite-bourgeoise. Mais ce mouvement ne résiste pas à l'essor du réformisme et à la participation des partis ouvriers, comme la SFIO en France\*, aux gouvernements appuyés sur le parlementarisme.

La révolution russe et l'arrivée au pouvoir\* des communistes portent un coup fatal aux mouvements anarchistes en Europe\*, même si des groupes continuent de s'en réclamer aujourd'hui. Les principaux legs de la pensée anarchiste sont sans doute les concepts de coopérative (acteurs égaux réunis sur le modèle des bourses du travail), d'autogestion (suppression de la distinction entre dirigeants et dirigés, tous les salariés participant à la prise de décision dans l'entreprise) et surtout de droit à la formation.

**CITATION** — « C'est l'État, c'est l'autel de la religion politique sur lequel la société naturelle est toujours immolée : une universalité dévorante, vivant de sacrifices humains, comme l'Église. — L'État, je le répète encore, est le frère cadet de l'Église. » (Bakounine)

**RÉFÉRENCES** — A. Berkman, *Qu'est-ce que l'anarchisme ?* (Éditions L'Échappée, 2005) ; J. Préposiet, *Histoire de l'anarchisme* (Taillandier, 2005) ; G. Manfredonia, *L'Anarchisme en Europe* (PUF, 2001) ;

X. Bekaert, *Anarchisme, violence, non-violence* (Monde libertaire éditions, 2005)

D. E.

## ANTIMODERNES

**DÉFINITION** — On désigne par « antimodernes » les critiques, plus ou moins radicaux, plus ou moins virulents, de la modernité. Sans former un groupe homogène, leurs œuvres sont parcourues par des interrogations semblables et ont recours à des arguments proches. Le terme de « réactionnaires », souvent employé également, ne s'applique sans doute qu'à certains d'entre ces auteurs : ceux qui, à l'instar des contre-révolutionnaires comme Edmund BURKE ou Joseph de MAISTRE, prônent le retour au passé et à la tradition. Si la rupture révolutionnaire est en effet le grand moment de la mise en place d'un discours antimoderne cohérent, le conflit entre tenants de la modernité et tenants de la tradition avait déjà pris, sur le terrain esthétique et artistique, la forme de la fameuse « Querelle » des XVII<sup>e</sup> et XVIII<sup>e</sup> siècles, qui oppose les partisans de l'innovation en matière littéraire et les partisans du respect de la tradition et des modèles esthétiques hérités de l'Antiquité\*. Un tel débat se retrouvera d'ailleurs à plusieurs reprises dans l'histoire\* de la littérature et des arts\* : ainsi de la bataille\* romantique des années 1820-1830, ainsi de Victor HUGO\* prônant la mise en cause des canons de l'esthétique classique dans la Préface de sa pièce *Cromwell*. Mais le XX<sup>e</sup> siècle a vu un renouvellement de la critique antimoderne : ce sont les conséquences perverses de la modernité, ses apories dangereuses, ses espoirs trahis et ses illusions qui sont ainsi au cœur de la critique philosophique d'un Martin HEIDEGGER\* (ainsi de la *Lettre sur l'humanisme*).

**ANALYSE** — La modernité se nourrit de valeurs particulières — parmi lesquelles la rationalité scientifique, la maîtrise du réel, la faculté critique, l'égalité\*, l'autonomie, le progrès — et se fonde sur une vision nouvelle

de l'homme, de la religion\*, du rapport à la nature\*, et surtout de l'Histoire\*. Valeurs et représentations qui, tout en étant un héritage des XVI<sup>e</sup> et XVII<sup>e</sup> siècles – la philosophie cartésienne a valeur de « programme » pour les Modernes –, trouvent leur expression la plus aboutie dans la pensée des Lumières\*, puis dans les philosophies de l'Histoire\* d'un G. W. F. HEGEL\* ou d'un Karl MARX\*. Dès lors, on serait tenté de synthétiser le conflit des valeurs qui voit s'affronter, depuis les Lumières\* et la Révolution française\*, modernes et antimodernes dans l'opposition de l'Histoire\* et du péché originel.

Les antimodernes sont le plus souvent des penseurs malheureux : ils voient les aspirations, les valeurs, l'ordre social, esthétique et éthique dans lequel ils croient et qui fondent leur identité, battus en brèche par les faits, la marche de l'Histoire\*, les aspirations de la majorité. Ainsi, le pessimisme est inhérent à la pensée antimoderne, qui considère le progrès comme un leurre et toute évolution comme devant nécessairement mener non au meilleur mais au pire. Dès lors, l'antimoderne prophétisera volontiers les pires catastrophes : manière d'humilier la prétention de l'homme moderne à vouloir faire l'Histoire\*, à décider de sa propre destinée, sans s'en remettre aux desseins obscurs de la Providence. Historiquement, si la contre-révolution est le grand moment de la pensée antimoderne, c'est que la Révolution française\* incarne et cristallise tout ce en quoi croient les modernes, et donc tout ce qu'exècrent les réactionnaires. La critique et le rejet des présupposés philosophiques qui fondent la Révolution – et la rendent possible – sont au cœur de l'argumentation d'un BURKE ou d'un MAISTRE.

Selon Albert O. HIRSCHMAN, cette critique prend, à travers les âges, la forme de trois arguments principaux : l'argument de l'effet pervers, essentiel à la contre-révolution, et qui revient à soutenir que toute tentative d'amélioration revient à aggraver la situation ; l'argument de l'inanité, développé au XIX<sup>e</sup> siècle, qui soutient non seulement que toute tentative d'amélioration est vaine mais que les

prétendues ruptures ne sont que des évolutions qui auraient eu lieu moins dramatiquement en laissant faire le cours naturel des choses – c'est le cas de l'analyse de la Révolution par Alexis de TOCQUEVILLE\* dans *L'Ancien Régime et la Révolution* ; l'argument de la mise en péril, enfin, manière élaborée de soutenir que : « Le mieux est l'ennemi du bien », particulièrement utilisé dans la critique de l'État-providence\* au XX<sup>e</sup> siècle.

Les principaux griefs opposés par les antimodernes à la modernité reposent sur la valorisation du passé et de la tradition contre le mythe révolutionnaire de la rupture et la prétention à la « table rase », le clivage essentiel opposant modernes et antimodernes étant, en définitive, la question de la capacité de l'Homme à faire l'Histoire\*. Pour l'antimoderne, la modernité vise à une rupture complète avec le passé. Elle produit donc un homme abstrait, coupé de ses racines (ainsi du thème du déracinement chez Maurice BARRÈS), un homme artificiel, mû par l'obsession d'une autonomie illusoire, et qui renie l'ordre naturel des choses. Le goût pour l'abstraction serait un trait décisif de la modernité, selon BURKE : « [Les révolutionnaires] se flattent d'être systématiques, et ce n'est pas sans raison... Ils méprisent l'expérience, qui n'est à leurs yeux que la sagesse des ignorants. » Tandis que de MAISTRE écrit ces lignes célèbres : « La constitution de 1795, tout comme ses aînées, est faite pour l'homme. Or il n'y a point d'homme dans le monde. J'ai vu, dans ma vie, des Français, des Italiens, des Russes, etc. ; mais quant à l'homme, je déclare ne l'avoir rencontré de ma vie ; s'il existe, c'est bien à mon insu. » (*Considérations sur la France*)

De fait, l'enjeu n'est autre que religieux : la modernité représente la réalisation du projet insensé des hommes de Babel\*, qui prétendent s'élever au niveau de Dieu\*. L'autonomisation du politique vis-à-vis du théologique, à l'œuvre depuis MACHIAVEL\*, est donc au cœur des récriminations réactionnaires : « L'homme ne peut faire de souverain » affirme Joseph de MAISTRE dans *l'Essai sur le principe générateur des constitutions politiques*. Des contre-révolutionnaires à HEIDEGGER\*,

c'est donc l'humanisme\* qui se trouve en position d'accusé, et avec lui la promotion de la Raison, l'idée de liberté\* et d'autonomie, la valorisation d'une représentation scientifique du monde et le projet cartésien de se rendre « comme maîtres et possesseurs de la nature » (*Discours de la méthode*). Ainsi, comme l'écrit Emil CIORAN\* : « La théocratie, idéal de la pensée réactionnaire, se fonde tout à la fois sur le mépris et la peur de l'homme, sur l'idée qu'il est trop corrompu pour mériter la liberté, qu'il ne sait pas en user... » Un homme « trop corrompu » : on le voit, l'enjeu de la pensée antimoderne, c'est la nécessité de revenir au culte des origines, qui fonde toute vision religieuse de l'homme et du temps, c'est le retour à la doctrine du péché originel, tant il est vrai que : « Tout commence avec la répudiation du péché originel... On peut définir les Temps modernes comme l'affaiblissement progressif de la doctrine de la Chute sur l'esprit des hommes. » (Alain FINKIELKRAUT) Or, le péché originel représente, par définition, la négation de l'idée de Progrès, et vide par là même la notion d'Histoire\* de toute signification humaine.

**CITATIONS** — « La Révolution française mène les hommes plus que les hommes ne la mènent... On dit fort bien quand on dit qu'elle va toute seule. Cette phrase signifie que jamais la Divinité ne s'était montrée d'une manière si claire dans aucun événement humain. Si elle emploie les instruments les plus vils, c'est qu'elle punit pour régénérer. » (J. de Maistre) ; « Théorie de la vraie civilisation. Elle n'est pas dans le gaz, ni dans la vapeur, ni dans les tables tournantes, elle est dans la diminution des traces du péché originel. » (C. Baudelaire, *Mon cœur mis à nu*)

**RÉFÉRENCES** — Edmund Burke, *Réflexions sur la Révolution de France* (Hachette, « Pluriel », 2006) ; Joseph de Maistre, *Considérations sur la France* (Imprimerie nationale, 2005) ; Emil Cioran, *Essai sur la pensée réactionnaire* (Fata Morgana, 1977) ; Albert O. Hirschman, *Deux Siècles de rhétorique réactionnaire* (Fayard, 1991) ; Antoine Compagnon, *Les Antimodernes* (Gallimard, 2005) ; Alain Finkelkraut, *Nous autres,*

*modernes* (Ellipses, 2005) ; Zeev Sternhell, *Les Anti-Lumières* (Fayard, 2006)

A. C.

---

## ARENDR (Hannah)

*Philosophe allemande  
(1906-1975)*

**FAITS** — Issue de la branche réformée du judaïsme\* allemand de Königsberg, Hannah ARENDR suit des études de philosophie à Fribourg sous la direction de Martin HEIDEGGER\*, dont elle sera la maîtresse et avec lequel elle restera en relation jusqu'à la fin de sa vie, en dépit de son jugement très dur sur l'engagement nazi du philosophe au temps de son rectorat de Fribourg. Elle suit également l'enseignement du phénoménologue Edmund HUSSERL et du philosophe Karl JASPERS et se lie d'amitié avec Hans JONAS, le futur auteur du *Principe responsabilité*. En 1929 est publié son mémoire de doctorat, *Le Concept d'amour chez saint Augustin*. Arrêtée puis relâchée par la Gestapo, elle s'installe à Paris\* en 1933. Elle collabore alors à des associations sionistes, notamment l'Agence juive de Paris\*, et fréquente les intellectuels\* français, tels que Jean-Paul SARTRE\* et Raymond ARON\*. Déportée en 1940, elle parvient à s'échapper et s'exile une nouvelle fois, aux États-Unis\*, dont elle obtiendra la nationalité en 1951. De 1941 à 1945, elle publie de nombreux textes sur la question judéo-arabe mais renoncera à l'engagement politique après la création de l'État\* d'Israël en 1949. En 1951 paraît *Les Origines du totalitarisme*, sur lequel elle travaille depuis 1945 et qu'elle complètera dans les années suivantes. En 1961 et 1963 se succèdent *La Crise de la culture*, qui interroge notamment la fin des autorités\* traditionnelles et ses conséquences sur l'éducation\*, et *Eichmann à Jérusalem*, réflexion sur « la banalité du mal » inspirée par le procès d'Eichmann, qu'elle a suivi en 1962 à Tel-Aviv, ouvrage qui provoque une immense polémique sur son lien au judaïsme\*. Ses cours

à Princeton paraissent sous le titre *Du mensonge à la violence*. À sa mort\* à New York\* en 1975, elle laisse inachevé *La Vie de l'esprit*, considéré comme son ultime retour à la philosophie après plusieurs décennies de réflexion sur la politique.

**ANALYSE** — Souvent attaquée, parfois même avec une grande violence\*, pour ses prises de position indissociablement philosophiques et politiques, et notamment pour son rapport complexe à sa propre judéité, Hannah ARENDT est considérée comme l'un des penseurs majeurs du XX<sup>e</sup> siècle, spécialement pour sa contribution à la compréhension de la spécificité inédite du totalitarisme\*, sa réflexion sur la singularité du politique\*, sa pensée critique de la modernité. Mais sa pensée iconoclaste n'est véritablement reconnue à sa juste valeur que depuis la fin de la guerre froide\*.

Une partie non négligeable de la pensée de Hannah ARENDT apparaît sous l'influence de la philosophie de Martin HEIDEGGER\*, et notamment sa critique de la technique et de l'instrumentalisation de la nature\* ; c'est le cas notamment des réflexions sur la *Condition de l'homme moderne* et la violence\* induite par l'anthropocentrisme à l'encontre de la nature\* : « L'homme, en tant qu'*homo faber*, instrumentalise, et son instrumentalisation signifie que tout se dégrade en moyens, tout perd sa valeur intrinsèque et indépendante... » On retrouve ici ce regard critique sur l'humanisme\* que porte, de son côté, l'auteur de *La Question de la technique*. Mais l'un des apports spécifiques de Hannah ARENDT tient à son regard sans concession sur une modernité dont elle montre les insuffisances et les dérives sans pour autant cautionner une représentation réactionnaire du monde. En analysant la crise\* profonde qui caractérise l'époque moderne, c'est à la rupture du lien entre le présent et le passé qu'elle s'attache : rupture qui conduit à la disparition de la notion d'autorité\* mais aussi à la mise en question de la notion de liberté\*, à l'oubli de la tradition, à la transformation de la culture en culture de masse, et de fait à la crise de l'idée même de culture.

En interrogeant les spécificités de la « société de masse », Hannah ARENDT ne fait d'ailleurs que prolonger sa réflexion sur le totalitarisme\*, concept lui-même indissociable de celui de démocratie\* — comme Claude LEFORT\* a pu le montrer de son côté. Car le second apport majeur de la pensée iconoclaste de Hannah ARENDT, c'est la pensée du phénomène totalitaire comme défi lancé aux catégories traditionnelles de la philosophie politique, à la civilisation occidentale et à un système international fondé sur l'État-nation\*. Ainsi, aux trois régimes distingués par MONTESQUIEU — la république\*, la monarchie\* et le despotisme — s'ajoute le totalitarisme\*, qui n'est pas un cas particulier de despotisme mais ne peut se comprendre que dans son rapport à la démocratie\*. Pour ARENDT, la terreur constitue la « nature » du régime totalitaire tandis que l'idéologie en est le « principe » et le nazisme\* comme le stalinisme entrent tous deux dans cette catégorie. Plus que de nature\* historique, la réflexion développée dans *Les Origines du totalitarisme* est philosophique et métaphysique. Comment cela a-t-il été possible ?, telle est la question à laquelle cet immense ouvrage tente de répondre, en s'efforçant de transformer le sentiment d'horreur en savoir et en signification. Une même interrogation, aux frontières de la philosophie et de la pensée du politique\*, anime l'écriture\* de *Eichmann à Jérusalem* et sa réflexion sur « la banalité du Mal\* » dont les pages sur la « collaboration » juive à l'entreprise nazie ont, davantage que le portrait d'EICHMANN lui-même, provoqué une controverse mondiale, ARENDT étant alors qualifiée de « juive honteuse ». Pourtant, c'est bien l'interrogation sur la transformation par le système totalitaire d'un homme normal et banal en complice d'une entreprise de mort\*, sur le langage\* bureaucratique et sa manière administrative et rassurante de désigner la Solution finale, qui retient toujours l'attention, loin des polémiques ayant entouré sa parution.

Car la pensée de Hannah ARENDT est avant tout une pensée du politique\* qui s'interroge sur la spécificité de celui-ci et ses rapports avec l'humanité de l'homme. Dans des

ouvrages tels que *Qu'est-ce que la politique ?* ou *Du mensonge à la violence*, elle vise ainsi à apprécier la véritable nature\* du pouvoir\* politique, et met en avant la notion de légitimité pour mieux comprendre la relation qu'entretiennent violence\* et politique.

**CITATIONS** — « L'homme peut... bien perdre sa qualité fondamentale d'homme, sa dignité humaine. Seule la perte de l'appartenance à une communauté politique l'exclut de l'humanité. » (H. A.) ; « H. Arendt a bien été une théoricienne et une philosophe ; mais ce n'est pas par hasard qu'elle s'est toujours défendue de cette dénomination, car on trouve dans son œuvre une tension constante entre son désir d'élaborer une théorie et sa volonté d'être disponible devant l'événement. » (Claude Lefort)

**RÉFÉRENCES** — Claude Lefort, « Hannah Arendt et la question du politique », in *Essais sur le politique* (Points-Seuil, 1986) ; Jean-Claude Eslin, *Hannah Arendt, l'obligée du monde* (essai, Michalon, 1996) ; Julia Kristeva, *Le Génie féminin*, tome I. *Hannah Arendt\** (essai, Fayard, 1999) ; Michelle-Irène Brudny, *H. Arendt : essai de biographie intellectuelle* (Grasset, 2006)

A. C.

## ARON (Raymond)

### *Philosophe et sociologue français (1905-1983)*

**FAITS** — Issu de la bourgeoisie juive lorraine, Raymond ARON, neveu du sociologue Émile DURKHEIM et cousin de Marcel MAUSS, obtient l'agrégation de philosophie au terme de son cursus à l'École normale supérieure, dans la même promotion que Jean-Paul SARTRE\*, Simone de BEAUVOIR\*, Paul NIZAN et Vladimir JANKELEVITCH. Il se lie d'amitié avec les deux premiers. Profondément marqué par le destin de son père\*, qui n'occupera jamais que des postes obscurs de professeur impécunieux malgré ses qualités de juriste et que la crise de 1929

achève de ruiner, il s'installe à Cologne puis à Berlin où il étudie la philosophie et la sociologie. Il y est témoin des violences\* au moment de la montée du nazisme\* puis de la prise du pouvoir\* par HITLER\*. Il revient en France\* détaché du pacifisme, mais non du socialisme\*, et dénonce avec les intellectuels\* de gauche\* la politique d'apaisement des démocraties\*. En 1938, sa thèse, *Introduction à la philosophie de l'histoire. Essai sur les limites de l'objectivité historique*, qui rompt avec le positivisme ambiant, est unanimement saluée. Il rejoint Charles DE GAULLE\* à Londres\* dès juin 1940 d'où, faute d'être envoyé au combat comme il le demande, il anime *La France Libre*, dont il fait une revue de très grande qualité, appréciée aussi bien par les autorités\* anglaises et américaines que par les lecteurs de France\* et des pays occupés où elle est parachutée.

Frappé successivement par la mort\* de sa deuxième fille, emportée par une leucémie foudroyante, puis par la naissance d'une fille très lourdement handicapée, il est élu à la Sorbonne en 1955 après un premier échec en 1948, puis au Collège de France\* en 1970. Parallèlement à ce brillant parcours universitaire et à une production littéraire riche et abondante, ARON poursuit, au sein de la rédaction du *Figaro* après un bref passage à *Combat*, sa carrière journalistique entamée pendant la guerre\*. L'indépendance qu'il manifeste à l'égard du communisme\* — se refusant à ce qu'il nomme dans un essai célèbre *L'Opium des intellectuels* — lui vaut l'hostilité durable de la gauche\*, dont il clamera jusqu'à la fin de sa vie qu'elle est sa famille\* politique. Son amitié avec SARTRE\*, dont les attaques sont d'une extrême virulence, n'y résiste pas, même si un respect mutuel ne cessera de caractériser leurs rapports. La liberté\* avec laquelle il critique les positions du général DE GAULLE\* pendant sa traversée du désert aussi bien qu'après son retour au pouvoir\* lui aliènent également une bonne partie de la droite\*, bien qu'il ait adhéré au Rassemblement du peuple français (RPF). Si bien qu'il n'ose pas postuler à l'Académie française, conscient de réunir contre lui les deux bords.